

Recherches sociographiques



Louise VANDELAC *et al.*, *Du travail et de l'amour*

Colette Carisse

Volume 28, Number 2-3, 1987

La famille

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/056301ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/056301ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Carisse, C. (1987). Review of [Louise VANDELAC *et al.*, *Du travail et de l'amour*]. *Recherches sociographiques*, 28(2-3), 435–438. <https://doi.org/10.7202/056301ar>

COMPTES RENDUS

Louise VANDELAC, D. BÉLISLE, A. GAUTHIER et Y. PINARD, *Du travail et de l'amour*, Montréal, Saint-Martin, 1989, 418p.

Ce livre ne se lit pas d'un trait ; on le laisse, épuisée et outragée, pour y revenir, comme à une tentation. Ce livre est une incantation qui prend son objet, le travail domestique, et le retourne en tout sens. Sous tous les angles, la vision est la même : celle de l'exploitation, de l'enfermement, du vol et parfois du viol voilé.

Il y a d'abord les faits, inéluctables et accablants, et les auteurs sont allées chercher tout ce qui existe d'études théoriques et empiriques sur les conditions du travail domestique et marchand des femmes blanches, européennes et nord-américaines, mais surtout québécoises, durant l'ère moderne.

Une fois accomplie la domination des Indiens, une fois calmés les remous de la conquête, le peuple d'ici (lire québécois) s'est replié sur ses terres ; les hommes ont bûché, défriché et bâti maison ; les femmes ont fait enfants. Tous étaient occupés à la survie dure mais, semble-t-il, gratifiante. Les auteurs nous tracent un tableau saisissant des tâches domestiques en condition d'autarcie, où tout se crée à la main, souvent dans un contexte d'entraide et de corvées partagées.

La première vague de mécanisation, d'abord utilisée pour rendre le travail en usine plus productif, s'est répandue jusque dans les cuisines, pour alléger le travail de maison, surtout à la ville, surtout en milieu bourgeois bien nanti de domestiques, et où il est de bon ton d'être légère, froufrouante et parfois pâmée. Les auteurs nous donnent aussi le goût d'aller regarder les vieux catalogues d'Eaton et de Sears qui rejoignaient les femmes dans leur campagne. Nous sommes à l'époque de mon arrière-grand-mère, que j'ai connue.

Mais la société rurale se heurte à la pénurie de terre cultivable, les belles terres des Cantons-de-l'Est n'ayant été ouvertes que pour être octroyées aux Loyalistes. C'est l'exode vers les « États », où les Canadiens français ont succédé aux Irlandais comme *cheap labor*. Avec notre propre industrialisation s'est amorcé l'exode vers les villes, qui, depuis le tournant du siècle, ne cessent de s'accroître. C'est comme si la fécondité rurale n'avait existé que pour donner les bras de ses fils à la production. L'image à l'appui (ai-je vu à la télévision éducative) : des hommes qui bâtissent le chemin de fer et forgent l'avenir industriel.

Les auteurs nous montrent le visage occulté de cette réalité : celui des femmes qui ont suivi leurs hommes à la ville, ont continué à faire enfants, et, en période de chômage, ont assumé la survie domestique en allant travailler en usine, dans les *sweat shops*, ou à la maison pour un salaire, par ailleurs, minable. Et pour vivre entassés dans des logements insalubres, sans chauffage central ou eau courante, souvent sans meubles. Les enfants, déposés dans les salles d'asile pendant les longues heures de travail, sont parfois abandonnés... Le cœur nous fait mal. Nous sommes en 1920, à la veille de la crise, puis de « la » guerre qui amena l'industrialisation accélérée ; les revenus se gonflent, on accède (modalement) à la classe moyenne et la vie semble plus légère.

Une nouvelle figure de proue apparaît : la consommatrice qui gère le bien-être avec le salaire du mari. La famille, privée et reposante pour le guerrier, est génératrice d'enfants épanouis. La maison est un espace envahi de demandes orchestrées par les nouveaux experts qui définissent, *ex cathedra*, comment il faut nourrir et aimer. Dans ces maisons devenues hygiéniques, les tâches sont moins dures, mais elles sont plus monotones et perdent de leur substance ; elles se chevauchent pendant des heures aussi longues. Partout et toujours être disponible : telle est la définition de la nouvelle bonne mère. Dans un temps devenu perpétuel.

Le malaise indéfinissable s'installe et les femmes voient bien qu'une cage est une cage, même si elle est dorée. N'y aurait-il pas une clef pour ouvrir la porte ? Mais oui, « le travail », *i.e.* l'emploi rémunéré. La ménagère à plein temps devient un modèle vieilli ; dans des conditions précaires, souvent à temps partiel, les femmes s'intègrent à l'emploi, inféodées à la logique économique dominante. Avec quel résultat ? Elles sont piégées. On ne les considère plus comme des ménagères, même si elles sont plus nombreuses que leurs aïeules, qui étaient pauvres, à le demeurer. Si elles travaillent, c'est le scandale de la double tâche pour un salaire qui n'est que 60 % du salaire masculin (pour tâche identique), 40 % d'entre elles recevant une rémunération sous le seuil de pauvreté pour une personne. Malgré les discours d'émancipation, la moitié des mères dépendent encore du mari ou de l'État-père pour assurer leur subsistance dans une société où la reproduction domestique ne suffit plus à maintenir en vie. Ici, les auteurs passent la situation au rayon X : toutes les formes d'exploitation apparaissent, les contradictions aussi. Comment se défendre « à l'intérieur d'un système d'oppression et d'exploitation [...] selon les bases, la logique et en empruntant le discours même du système dominant, ce qui, paradoxalement, rend la lutte possible mais du même coup la logique dominante tout à fait hégémonique » ? (P. 239.) La lutte passe par les chiffres ; combien en coûterait-il au capitalisme pour produire les bras qui activent les manettes, et à l'armée pour produire les doigts qui tirent sur les gachettes ? Des sommes astronomiques, 85 milliards de dollars par an au Canada et 499 aux États-Unis, répond une littérature bien documentée. C'est la reproduction domestique, remise au sous-sol, qui soutient l'édifice miroitant des performances.

Ce livre est lucide et sur tous les terrains remet en question la subordination d'un sexe à l'autre ainsi que l'inféodation croissante de la sphère de la reproduction à celle de la production et exige, en conclusion, une remise en question radicale de la conception masculine du travail ainsi que la position des hommes en emploi... car la vie est broyée dans le productivisme effréné de cette société otage du nucléaire. Quelles sont les avenues ? Piégées elles-mêmes, et elles le savent, les auteurs voient bien qu'on ne peut résoudre le problème de notre exploitation en éliminant, dans nos vies, un terme de la

contradiction, la famille ou la carrière ; « il faut remettre en question les modèles actuels de famille et d'emploi, ainsi que la domination de la logique marchande dans tous les aspects de nos vies, réduisant l'ensemble des rapports sociaux à la seule dimension économique » (p. 187). Les nouveaux modèles ?... Il y a bien l'autonomie individuelle, possible pour une minorité, ou encore la grève de l'utérus, en souhaitant aux hommes bonne chance dans leur tentative de se faire leurs enfants en éprouvette... Mais c'est peu reluisant, et on risquerait, au mieux, de s'ennuyer, au pire, de tomber dans le tabagisme... et de mourir avec la terre qui se dévitalise sous l'emprise de la technologie habilement dirigée pour produire artificiellement la vie.

Pourquoi donc ce livre passionné et passionnant laisse-t-il un vide au creux de l'estomac ? Parce que l'amour n'apparaît que dans le titre et n'a aucune place dans la perspective adoptée, à savoir : les rapports homme/femme, définis comme rapport de sexe, dans une perspective de domination. Le cumul impressionnant des données superbement factuelles aurait pu recevoir un autre sens : la démonstration de notre force, enracinée dans l'amour de la vie que nous savons nourrir. Je ne serais pas allée plus loin que la première ligne de la deuxième page si je n'avais accepté d'écrire ce compte-rendu. À cause de la métaphore de la mélasse... et de la beauté de ma mère qui, dans sa cuisine, n'a pas vécu engluée dans un quotidien borné... et du courage de ma grand-mère, veuve à vingt-sept ans, et qui a fait instruire ses six enfants (filles et garçons) en faisant des lavages à domicile.

L'épistémologie du rapport social définit les termes de la relation l'un *par rapport* à l'autre ; la position de la femme, jugée inférieure, est définie par un autre généralisé ; la *différence* étant maintenue par l'autre terme qui s'approprie, à ses fins, tous les efforts pour modifier la situation. Mais ce maintien de la différence n'est-il pas épuisant ? Il serait normal que l'autre terme montre des signes de fatigue... et il est de bonne guerre (!) de trouver la faille dans la force même de l'adversaire (!), la faiblesse chez les petits tyrans (*cf.* Don Juan, dans Castaneda). Et quand ils tombent, n'allons point, maternellement, les consoler.

Mais la faiblesse de cette perspective est qu'elle nous laisse défini par l'Autre, tout puissant, sans égard à nos pulsions intérieures, à notre ontologie. De tout temps, en tout lieu, la Femme, *ouverte*, est réceptive, attentive, protectrice ; dans la cosmologie, elle est lune, c'est-à-dire lumière dans le travail créateur (et réparateur) de la nuit ; l'Homme, *pointé*, guerrier, orienté, cybernétique, est attentif au danger, protège les frontières et projette ses actions configuratives. Les actions mâles sont en bonne voie de détruire la complexité de la vie et nous, les femmes, avons oublié la force qui est la nôtre. Mais le modèle se doit d'être plus complexe : intérieur/extérieur sont des polarités complémentaires qui doivent créer la dynamique d'une totalité, pour *chacun* des termes, et *dans l'ensemble*. Les femmes ne peuvent plus se confiner à l'intérieur du vécu ; mais quand elles franchissent la porte, elles ne deviennent pas pour autant « mâles » ; les récentes études sur les femmes en politique nous le démontrent, Dieu (!) merci, nous serons différentes lorsqu'assez nombreuses à pénétrer les lieux où s'activent les manettes de contrôle. Et ne sent-on pas que les hommes, maintenant qu'ils ont peur de leur impuissance à voir clair dans leur soleil permanent, veulent retrouver un peu de pénombre, d'intériorité et une image moins rigide ? Mais attention, ils ne seront pas « femme » pour autant. Attention aussi aux nombreux pièges de l'androgynie, nous prévient Louise Vandelac, lucide meneuse des réflexions de ce livre bouillant.

La stratégie nous apprend aussi qu'à la marge, les progrès coûtent cher et que la lutte n'est plus matérielle. Devenues autonomes, les femmes de pointe apprennent que la lutte en est une de l'Esprit... il faut retrouver nos mythes essentiels, nos utopies et peut-être bâtir, parallèlement, notre pyramide avec de nouvelles règles d'assemblage. Et bienvenue aux grands mâles qui, humblement, veulent se joindre à nous.

Mais qu'est-ce qui m'arrive ? D'où me vient ce « nous » ? Ce livre résonne du magma d'expériences personnelles qui ont fait vivre et survivre le rapport de force. Sous les éclairages angulaires, en le lisant, on ne peut que revoir le scénario de sa propre vie de femme. J'ai revu la mienne, héritière d'une lignée de femmes dignes, sans rien nier, mais je me suis entendue dire, étonnée et la gorge serrée, que si j'avais vingt ans, je ne ferais pas d'enfants, et que j'emploierais ma force et mes belles énergies à redéfinir la paix, publiquement, et à réparer la vie qui s'effiloche, *amoureusement*, comme autrefois les religieuses... Mais c'est une autre histoire, et j'ai des enfants. Des filles...

Colette CARISSE

*Département de sociologie,
Université de Montréal.*

Louis DUCHESNE, *Les ménages et les familles au Québec*, Québec, Bureau de la statistique du Québec, 1987, 145p. (« Statistique démographique ».)

Louis Duchesne a signé la monographie probablement la plus complète sur l'évolution des comportements domestiques et familiaux au Québec depuis 1951. Cet ouvrage dégage les changements, nombreux et souvent radicaux, dans les types de ménages familiaux et non familiaux et leurs caractéristiques classiques (taille, composition, genre, etc.), sans oublier les comportements en matière de fécondité et de nuptialité. Cette publication du B.S.Q. propose, non pas un simple recueuil statistique, mais bien une véritable monographie, une analyse rigoureuse, bien construite et bien documentée d'un vaste ensemble de données dont la présentation est claire.

L'auteur s'en tient le plus souvent à une analyse descriptive des comportements. Il lui arrive parfois de déborder quelque peu sur des interprétations qui ne s'appuient pas sur les données dont il dispose. Ainsi, à partir du constat que « les ménages sont devenus plus homogènes, du moins quant à leur genre — ménages unifamiliaux et d'une personne — et leur taille — très réduite », il en tire une conséquence qui n'est pas démontrée : « L'espace "convivial" s'est considérablement rétréci et uniformisé, ce qui signifie aussi une réduction des réseaux de parenté. » (P. 141.) Plusieurs travaux de sociologues sur la parentèle — tant au Québec (les études d'Andrée Fortin et Denys Delâge) que dans d'autres sociétés développées occidentales (les études d'Henri Mendras en France, par exemple) — semblent démontrer le contraire. Ceci dit, de telles extrapolations sont marginales dans l'ouvrage de Duchesne.

Il faut cependant souligner les limites d'une analyse des changements observables dans les comportements familiaux à l'aide de ce type de données transversales, qui permettent une analyse des situations à divers moments dans le temps, mais non une